
Wojtek Kalinowski

Enzo Pace, *La Nation italienne en crise. Perspectives européennes*

Paris, Bayard Éditions, 1998, 236 p. (trad. Patrick Michel) (bibliogr., annexes) (coll. « Actualité »)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Wojtek Kalinowski, « Enzo Pace, *La Nation italienne en crise. Perspectives européennes* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 118 | avril - juin 2002, document 118.28, mis en ligne le 15 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1671>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1671>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

système du vodou, à savoir la conception du masculin et du féminin présumée par le phénomène de la possession. Les spécialistes des cultures de type vodou dans les Amériques vont trouver assurément leur miel dans l'ouvrage de L.M. Il est dommage cependant qu'elle n'ait fait aucune référence à l'ouvrage pionnier sur le même sujet, de Geneviève-Calame Griaule, *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon* (1965), ni aux travaux de Maurice Godelier sur « la production des grands hommes ». Car la lecture de l'ouvrage de L.M. me laisse avec deux questions : 1) Est-ce le vodou qui vient illustrer la théorie de l'intersexualité ou l'inverse ? Tout se passe comme si cette théorie semblait particulièrement adaptée sinon congruente au vodou ? Ou encore la méthode ne risque-t-elle pas parfois de cannibaliser l'objet au point de le diluer, puisqu'elle ne trouve devant elle aucun obstacle ? 2) Et que devient au bout du compte la domination masculine ? Serions-nous dans un système parfaitement dialogique ? N'y a-t-il pas des possibilités inscrites dans le système d'exploiter par exemple les novices lors de l'initiation ? Dans tous les cas, l'A. reconnaît qu'il reste encore du pain sur la planche, car le proverbe qu'elle met en exergue de l'ouvrage laisse entendre que les secrets du vodou deviennent plus épais et s'éloignent chaque fois qu'on essaie de s'en approcher.

Laennec Hurbon.

118.28

PACE (Enzo).

La Nation italienne en crise. Perspectives européennes. Paris, Bayard Éditions, 1998, 236 p. (trad. Patrick Michel) (bibliogr., annexes) (coll. « Actualité »).

Cet ouvrage dresse un bilan historique du rôle du catholicisme dans la construction de la nation italienne, notamment l'engagement du « monde catholique » italien dans la fondation de l'Italie démocratique d'après-guerre. Voulant montrer comment, au nom de l'unité nationale post-fasciste, « une grande machine mythologique – l'unité des catholiques – a été créée, s'est développée, a trouvé sa vitesse de croisière et comment, par la suite, le moteur s'est emballé » (p. 87), l'auteur revient à l'idée des « effets inattendus » de la chute du communisme, dont les suites ultimes consisteraient à briser les mythes collectifs de l'Europe occidentale. Ces conséquences inattendues apparaissent le plus clairement dans le cas italien, où tout le système politique, fondé sur l'hégémonie de la Démocratie chrétienne et du Parti socialiste, s'est effondré en laissant la place aux

forces politiques nouvelles, notamment *Forza Italia* de Berlusconi. En effet, tout s'y est passé comme si « l'empire du mal » voulait entraîner dans sa chute les systèmes de croyances dressés contre lui.

En invitant ainsi à l'étude des mythes collectifs des sociétés démocratiques, l'ouvrage s'ouvre avec une esquisse historique de la nation italienne à partir du *Risorgimento*. L'A. y montre que si le projet national des libéraux du XIX^e siècle a échoué, c'est faute de soutien des deux forces capables de mobiliser les masses : l'Église catholique et la gauche socialiste. C'est en effet le fascisme qui, puisant dans l'expérience collective que représentait la Grande guerre, fut capable de créer chez les Italiens un sentiment d'unité nationale. Après la chute de Mussolini, les forces politiques chargées de réécrire le pacte national ont du faire face au passé fasciste d'un côté, à la menace communiste de l'autre.

La solution spécifiquement italienne à ce dilemme, le thème de la deuxième partie du livre, consiste à inventer le mythe de l'unité des catholiques. Les trois principaux éléments de son succès sont la construction d'une « carte cognitive » structurant la scène politique et organisant les pratiques sociales ; l'encadrement de la vie du fidèle par de puissantes associations de masse, de sorte que le « modèle catholique de société » ait pu lui offrir non seulement une vision du monde mais aussi des moyens concrets d'ascension sociale ; enfin la consécration par l'Église du projet politique incarné par la démocratie chrétienne.

L'indéniable succès du mythe doit également être compris dans le contexte de la guerre froide, dont la logique bipolaire assignait au communisme le rôle de l'éternel ennemi contre lequel la nation pouvait être définie. La spécificité du cas italien, c'est que cet affrontement y a pris une forme plus sacrée qu'ailleurs, le communisme italien s'approchant le plus du type idéal d'une religion séculière, offrant à ses fidèles une vision du monde, un système de valeurs, un projet utopique et un sentiment d'appartenance particulièrement fort. Pour faire barrage à cette religion séculière qu'était le communisme, les forces démocratiques ont eu recours à la religion tout court et l'Église ne manqua pas d'occasions pour s'inscrire, du côté de la démocratie, dans l'opposition bipolaire ainsi instaurée. La vie politique italienne d'après-guerre en est donc venue à prendre la forme d'une confrontation de deux « sociétés parfaites » dont la légitimité renvoyait en dernière instance au caractère utopique du projet politique respectif.

Cependant, comme le montre la troisième partie du livre consacrée au « mythe brisé », les premières fissures sur la façade unitaire du monde catholique apparaissent dans les années 1960 et deviennent parfaitement visibles dans les années 1970 : la crise de l'Action catholique et la scission de l'Association des travailleurs chrétiens révèlent les divergences de points de vue parmi les responsables catholiques ; le syndicat et les militants catholiques prennent leurs distances avec la démocratie chrétienne ; celle-ci manifeste à son tour son autonomie par rapport à l'Église ; une Église au sein de laquelle se font entendre des protestations contre la ligne politique officielle, etc. Ainsi, le monde catholique devient progressivement pluriel, sapant les bases mêmes du mythe sur lequel reposait la légitimité du système politique.

Cette érosion trouve son explication sociologique dans la dernière partie du livre, où l'A. reprend un grand nombre d'indicateurs de la modernité religieuse : la subjectivisation des croyances et la perte de l'emprise institutionnelle sur le croyant, la crise de la civilisation paroissiale comme le lieu concret de la socialisation religieuse, l'abandon massif des associations catholiques, etc. Après la chute du mur, le mythe de l'unité des catholiques, longtemps creusé de l'intérieur par les changements sociaux, s'est écroulé finalement comme un jeu de cartes, en faisant apparaître la pluralité de fait.

Au-delà de l'éclairage apporté à l'histoire politique de l'Italie d'après-guerre, l'intérêt théorique de cet ouvrage est de montrer comment l'institution religieuse arrive à s'inscrire dans les mythes collectifs que l'on trouve à la base d'une société démocratique et à y puiser sa propre légitimité. L'actualité de ce thème ne s'épuise guère avec le communisme ; au contraire, comme le souligne l'A. dans la conclusion, la crise de la nation ouvre une période de réécriture des mythes collectifs à travers l'Europe. Par exemple la fabrication du « mythe européen » en tant que nouvelle source de la légitimité, dont se servent d'ores et déjà les institutions religieuses et notamment l'Église catholique, mérite une réflexion approfondie. L'ouvrage d'E.P. offre à cet égard une source d'inspiration importante. La question de fond est de savoir quel sera le rôle du mythe dans le maintien du lien social dans la société postnationale.

Wojtek Kalinowski.

118.29

SCHMITT (Jean-Claude).

Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale. Paris, Gallimard,

2001, 439 p. (illustr.) (coll. « Bibliothèque des Histoires »).

J.-C.S. réunit dans cet ouvrage dix-sept textes écrits entre le milieu des années 1970 et l'année 2000, certains restés jusqu'ici inédits en français. Une longue préface permet de mesurer tout l'intérêt de cette rétrospective. L'auteur y rappelle en effet le contexte intellectuel qui fut celui de son entrée dans les études d'histoire médiévale : l'un des premiers auteurs invoqués est bien entendu Jacques Le Goff, le premier ouvrage cité *Faire de l'histoire* (J. Le Goff & P. Nora, Gallimard, 1974), avec ses trois volumes consacrés à de « nouveaux problèmes », de « nouvelles approches », de « nouveaux objets ». Cette ouverture de l'histoire la conduisit au même moment à rencontrer l'anthropologie (avec en particulier les élargissements du programme lévi-straussien à l'étude des sociétés de l'Antiquité) et aussi la linguistique et les travaux sur la littérature orale inspirés de Vladimir Propp.

La préface du livre est émaillée des références aux ouvrages marquants de ces années, aux débats aussi, parfois tranchants, qui s'y multiplièrent : par exemple celui autour de la notion de « religion populaire » et, au-delà, de la notion même de « religion », mise à mal par le comparatisme anthropologique (voir dans la première partie du livre l'article « Une histoire religieuse du Moyen Âge est-elle possible ? », posant la question des limites de ce qui, dans la culture du temps, relève du « religieux »). Il serait trop long de rappeler ici la part que prit J.-C.S., par ses livres, ses articles et son enseignement, au renouvellement de l'histoire médiévale. On retiendra surtout la cohérence d'un parcours, que balisent bien les quatre mots juxtaposés dans le titre de l'ouvrage. Au centre de cette œuvre, en effet, il y a le projet de restituer l'expérience vécue des hommes du Moyen Âge et les catégories culturelles qui lui donnaient forme. Une expérience qui s'enracine dans les corps – et l'on connaît le beau livre que l'A. a consacré à *La raison des gestes* (Gallimard, 1990), auquel le mot « rite » fait ici écho. Un corps, donc, travaillé par la culture, qu'il faut remettre dans l'histoire. Et ce qui est vrai du corps l'est aussi du psychisme : d'où l'intérêt du vaste dossier sur le rêve, les théories qui en furent données, ses motifs, ses usages sociaux, ses rencontres avec la question du surnaturel. Un dossier que croisait déjà l'ouvrage *Les revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale* (Gallimard, 1994) (cf. *Arch.* 88.69), la vision des morts ayant partie liée de manière complexe avec le registre du rêve. L'expérience humaine, enfin, est inséparable du temps : et il s'agit ici encore